PRESSES
UNIVERSITAIRES
DE FRANCE

Jean Déjeux

La Littérature maghrébine d'expression française

1450416

QUE SAIS-JE ?

89

La littérature maghrébine d'expression française

JEAN DÉJEUX
Centre international d'Etudes francophones, Paris-Sorbonne

107

8° Z
28960
(2675) (76-77)



DL-14081992-23854

DU MÊME AUTEUR

La poésie algérienne de 1830 à nos jours. Approches socio-historiques, Paris, La Haye, 1964 ; 3e éd., Paris, Publisud, 1992.
Littérature maghrébine de langue française. Introduction générale et auteurs, Sherbrooke, Naaman, 1973 ; 3e éd., 1980.
Les tendances depuis 1962 dans la littérature maghrébine de langue française, Alger, Centre Culturel Français, 1973.
La littérature algérienne contemporaine, Paris, PUF, « Que sais-je ? », n° 1604, 2e éd., 1979.
Mohammed Dib, écrivain algérien, Sherbrooke, Naaman, 1977.
Djoh'a, hier et aujourd'hui, Sherbrooke, Naaman, 1978 ; 2e éd., 1982.
Bibliographie de la littérature « algérienne » des Français, Paris, CNRS, 1978.
Bibliographie méthodique et critique de la littérature algérienne de langue française, 1945-1977, Alger, SNED, 1981.
Situation de la littérature maghrébine de langue française, Alger, Office des Presses Universitaires, 1982.
Assia Djebar, romancière algérienne et cinéaste arabe, Sherbrooke, Naaman, 1984.
Poètes tunisiens de langue française, Paris, Saint-Germain-des-Prés, « Poésie 1 », n° 115, 1984.
Dictionnaire des auteurs maghrébins de langue française, Paris, Karthala, 1984.
Poètes marocains de langue française, Paris, Saint-Germain-des-Prés, « Poésie 1 », n° 122, 1985.
Le sentiment religieux dans la littérature maghrébine de langue française, Paris, L'Harmattan, 1986.
Femmes d'Algérie. Légendes, traditions, histoire, littérature, Paris, La Boîte à Documents, 1987.
Image de l'étrangère. Unions mixtes franco-maghrébines, Paris, La Boîte à Documents, 1989.
Maghreb. Littératures de langue française, Paris, La Boîte à Documents, 1992 (à paraître).

ISBN 2 13 044762 7

Dépôt légal — 1re édition : 1992, juillet

© Presses universitaires de France, 1992
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

INTRODUCTION

Une littérature maghrébine de langue française est apparue au début des années 50, digne d'attention sur le plan esthétique, et ceci grâce entre autres aux Editions du Seuil, Denoël et Plon. Les publics étaient restreints en ces années, surtout français d'ailleurs. Depuis lors les lecteurs sont de plus en plus nombreux et cette littérature est connue internationalement. Des prix prestigieux la mettent en lumière : 1986, le Grand Prix national des Lettres à Kateb Yacine ; 1987, le Prix Goncourt à Tahar Ben Jelloun. Les auteurs maghrébins entre de plain-pied dans le champ francophone, de la « francopolyphonie » (Stélio Farandjis). Cependant, si les auteurs écrivent en français, ils ne le font pas en tant que Français, mais en tant qu'Algériens, Marocains et Tunisiens. Par ailleurs, francophone ne veut pas dire nécessairement francophile. Ecrivant le français, ils ne font donc pas allégeance à la France, cela va de soi. Mais, aimant leurs propres cultures, ils sont libres d'aimer aussi la culture française ou celle d'autres pays. Ni aliénation, ni trahison de leurs compatriotes en cela.

Parler de la littérature maghrébine tout court serait ambigu. En effet, ce serait comme si on oubliait que chacun des trois pays (Algérie, Maroc, Tunisie) se veut arabe, de langue arabe et de culture arabo-islamique, du moins est-ce l'idéologie officielle, au point même d'occulter la dimension berbérophone en Algérie et au

Maroc, qui a autant de richesses culturelles et spirituelles que la précédente. Il existe aussi depuis des siècles une littérature de langue arabe, renaissante depuis les indépendances recouvrées ; quelques romans en berbère ont aussi déjà été publiés. Parallèlement, une importante et riche littérature orale populaire rehausse encore le patrimoine culturel.

Le Maghreb est un et divers. Il est marqué culturellement par la conquête française qui a été comme une *fitna,* une épreuve et une tentation séduisante, stimulante mais troublante. L'Autre était dans la place, étranger, de surcroît non musulman. Sa puissance, sa modernité, sa langue critique et désacralisante écrasaient. L'Algérie fut dite « française » de 1830 au 3 juillet 1962, le Maroc fut protectorat de 1912 au 20 mars 1956 et la Tunisie de 1881 au 2 mars 1956. Chaque pays a sa personnalité et ses spécificités historiques et culturelles.

L'émergence de la langue française ne fut pas uniforme. En Algérie, la France voulut « franciser », « s'emparer de l'esprit du peuple » après « s'être emparé de son corps » (capitaine Richard en 1846). Mais les Algériens ont conquis à leur tour le français et l'ont même retourné contre le maître. Dominant cette langue, sauf exception ils sont sans complexe en s'en servant. Mouloud Kassim Naït Belkacem, chargé du Haut Conseil de la langue nationale, déclarait que le français est « le seul acquis positif de la colonisation »[1]. Au Maroc, si le roi Hassan II déplore que l'enseignement et l'administration aient été « systématiquement francisés » sous le protectorat, il écrit néanmoins : « Il n'est pas possible de connaître la langue française sans l'aimer. » C'est une fenêtre sur le monde « de la logi-

1. *Parcours maghrébins,* Alger, n° 3, décembre 1986. Mêmes propos au Centre Culturel Algérien de Paris le 10 octobre 1986.

que, de la raison, de la mesure »[1]. En Tunisie, le ministre Khayr Ed-Din fondant le collège Sadiki en 1875 y introduisait la langue française. En 1968, dans son discours à Montréal, le président Bourguiba déclarait : « Jamais nous n'avons éprouvé de ce fait [l'usage et le maintien du français] une quelconque "déculturation". "Par le français la Tunisie [...] a forgé une mentalité nouvelle." Le français fut "un puissant moyen" de contestation, de rencontre, de communication et d'enrichissement. » Il est vrai que la Tunisie avait préservé son héritage culturel.

Comment nommer cette littérature ? Jean Sénac en Algérie parlait « d'écriture française », puis de « graphie française », mais « d'expression algérienne ». Un Marocain, K. Basfao, parle de littérature « de langue véhiculaire française » ; un Algérien, A. Lanasri, de « littérature algérienne d'expression arabe mais de langue française ». On ne veut pas d'allégeance ou d'effusion vers la France, la francité ou la Francophonie et on affirme le souci d'exprimer les spécificités du Maghreb. Interrogé sur cette littérature en mars 1988, André Miquel déclarait au sujet de l'œuvre de T. Ben Jelloun : « Je crois que c'est une littérature arabe écrite en français. » Naturellement une littérature française est d'abord une littérature écrite en français, disait-il, « mais le problème est de savoir les parts respectives de la France et du monde arabe qui composent cette littérature ». Il y a « une certaine façon d'écrire en arabe transposée en français ». Adonis disait à Constantine en mai 1990 : « Pour moi il existe des littératures arabes d'expression française, berbère, kurde. » Il est donc correct de parler de littérature maghrébine de langue française et d'expression maghrébine, ou même

1. *Le défi*, Paris, A. Michel, 1976, p. 112.

des littératures maghrébines selon chaque pays, en sachant aussi que dans des colloques le désir est exprimé « d'une littérature maghrébine sans frontières ». Mais le Maghreb demeure divers : pluralité des cultures, des langues, des littératures et des tribunes d'expression.

Quels écrivains ? Les écrivains ont d'abord pris la parole en tant que colonisés, revendiquant le combat pour la nation. Les indépendances acquises, ils écrivent en tant qu'Algériens, Marocains et Tunisiens. Au Maroc et en Tunisie, les Juifs faisaient partie de la nation ; depuis 1956 la majorité est allée vers Israël et vers la France. En Algérie les Juifs étaient français depuis 1870 ; ils sont maintenant en France ou en Israël. Des Français d'Algérie avaient milité pour l'indépendance. Jean Sénac pouvait donc dire : est écrivain algérien « tout écrivain ayant définitivement opté pour la nation algérienne ». Malek Haddad lui faisait écho : « La marque indélébile de l'Islam distingue mais ne doit pas nous séparer. »[1] Effectivement, J. Sénac, H. Kréa, A. Greki, J. Amrouche et d'autres n'étaient pas musulmans.

Il est évident que l'écriture d'un roman n'a pas de nationalité. Les vrais écrivains refusent, du reste, la littérature nationaliste, chauvine, étroite, coincée dans le combat idéologique du parti unique. Ainsi en Algérie avant 1990. Tahar Djaout déclarait quant à lui en 1985 :

« Je pense qu'un écrivain algérien est un écrivain de nationalité algérienne et que le regard qu'il peut porter sur son environnement et sur le monde ne peut être qu'un regard algérien, un regard qui enrichira l'Algérie d'autant plus qu'il l'inscrira dans un contexte de valeurs universelles. »[2]

1. *Ecoute et je t'appelle, poèmes précédés de « Les zéros tournent en rond »*, Paris, Maspero, 1961, p. 33.
2. *Voix multiples*, Oran, n° 10, 1985, p. 85.

Pas de fausse honte, de double jeu ou de culpabilité parce qu'on écrit dans la langue étrangère, « la belle et maléfique étrangère » (A. Khatibi) qu'on a conquise et qui sert à exprimer les désirs profonds.

Ces littératures en langue française ont été reconnues par des experts arabes réunis à l'Unesco du 29 mai au 3 juin 1969 pour traiter de la culture arabe contemporaine :

« On ne saurait exclure des écrivains d'expression non arabe, tel qu'Iqbal ou certains romanciers algériens d'aujourd'hui qui s'expriment en français » (art. 8 des conclusions).

En généralisant, parlons de romanciers maghrébins. Les débats ne sont pourtant pas clos au Maghreb, tournant autour de la langue d'écriture. Il y a d'irréductibles opposants. Cependant, en général, les écrivains de langue française sont reconnus et intégrés. Ils le sont d'autant plus qu'ils reçoivent des Prix littéraires de l'étranger, qui valorisent le Maghreb et les Maghrébins.

Le dramaturge égyptien Taoufiq El Hakim disait, interviewé[1] :

« La production [algérienne] en langue française est devenue célèbre dans le monde entier. Souhaitons qu'il en soit ainsi pour la production en langue arabe dans un proche avenir. »

Les littératures doivent en effet se stimuler.

1. *Al-mujahid,* Alger, hebdo. en arabe, n° 657, 18 mars 1973.

PREMIÈRE PARTIE

PANORAMA HISTORIQUE

Ce panorama historique sera exposé selon chacun des trois pays. En effet, chaque pays a son histoire propre, même si au temps de la colonisation une résonance commune se faisait entendre face à la présence étrangère. De nos jours, malgré les particularités, on peut parler d'une littérature maghrébine, car, comme le disait Rachid Mimouni en 1989, les écrivains maghrébins sont « très proches dans leurs thèmes, dans certaines formes narratives et dans leurs préoccupations ». Il est donc possible de distinguer les pays, mais pour unir.

Il est clair cependant que sur le plan quantitatif les auteurs sont plus nombreux en Algérie qu'au Maroc et en Tunisie. La date de 1830, conquête française en Algérie, est de fait bien plus éloignée que celle de 1881 et celle de 1912. De même les œuvres elles-mêmes sont bien plus nombreuses en Algérie qu'au Maroc et en Tunisie. Mais ceci ne dit rien de la qualité.

Nous conservons la classification courante des genres littéraires : romans et récits, poèmes, théâtre, récits de vie et témoignages. Sans doute le genre romanesque ne correspond-il pas à une tradition de la littérature arabe classique, du moins tel qu'on entend ce terme depuis le XIX^e^ siècle. Mais le roman en arabe existe bel et bien dans chacun des pays du Maghreb.

Chapitre I

ALGÉRIE

La conquête de 1830 déstabilisa le pays profond. Le sursaut final du 1er novembre 1954 aboutit à la proclamation de l'indépendance le 3 juillet 1962.

Voulant assimiler et « franciser », les Français créèrent des écoles à la suite du décret de 1883 de Jules Ferry. Dans le « Plan d'études » de 1889-1890 on lisait au sujet de l'Histoire : « En confondant leurs intérêts avec les nôtres, les Indigènes partagent avec nous l'héritage du passé ; nos ancêtres deviennent les leurs. » Ce « plan » était plus subtile que la ridicule boutade « nos ancêtres les Gaulois », jamais enseignée telle quelle dans sa lettre. Ainsi Jean Amrouche pouvait-il parler en ces termes en 1952 des désirs dans sa jeunesse de ressembler à l'Autre :

> « Notre ardeur à apprendre cette patrie [française], notre excessive admiration pour ses grands hommes, notre amour doctrinaire et maladroit, notre exigeant amour de néophytes pour une auguste mythologie. »

Vers les années 20 on constate un appel vers l'école française, les Algériens percevant qu'il y a quelque intérêt à s'approprier cette langue et à la dominer.

Une littérature en arabe renaissait vers les années 20, puis en 1931 avec les *Ulama* réformistes, pour s'affirmer depuis 1962. Mis à part deux récits en 1947

et 1951, le roman en arabe est apparu en 1967-1970. Ces romans en arabe sont moins nombreux qu'en français, mais les recueils de nouvelles plus nombreux qu'en français. C'est principalement les écrits en français qui s'imposent pour l'instant en quantité et en qualité.

I. — De 1900 à 1950

Cette période est largement celle de *l'acculturation et du mimétisme,* mis à part les écrits de la presse nationaliste, naturellement.

A partir de 1875, passé l'échec de 1871, des Algériens commencent à publier des grammaires, vocabulaires et dictionnaires, éditions de textes anciens, traductions, monographies et petites brochures. Ils sont engagés à cette époque dans une sorte « d'idéal » français. Le mouvement « Jeune Algérien » milite dès les années 1900 pour l'égalité des droits et devoirs avec les Français. Ces « Jeunes Algériens » n'étaient « en majorité ni des nationalistes ni des assimilationistes : la plupart désiraient éviter un choix douloureux en étant à la fois musulmans et français à part entière »[1]. Dans le contexte de la forte pression de l'idéologie coloniale, la position des écrivains et des intellectuels ne peut être qu'ambiguë.

1. **Les romans.** — La première nouvelle écrite en français est signée M. Rahhal en septembre 1891. Des feuilletons sont publiés dans *El Hack* de Bône par Zeid ben Dieb (pseud. de Omar Samar) en 1883 : *Ali, ô mon frère* et dans *El Hack* d'Oran par Ahmed Bouri

1. Guy Pervillé, L'élite intellectuelle, l'avant-garde militante et le peuple algérien, *Vingtième siècle. Revue d'Histoire,* n° 12, octobre-décembre 1986, p. 52.